

DU MÊME AUTEUR

---

*Le Terrain vague.* Pierre Seghers, 1951.

*La Fuite.* Gallimard, 1954.

*L'Herbe haute.* Gallimard, 1955.

*L'Oncle Léon.* Gallimard, 1956.

*Cantemerle.* Gallimard, 1957.

*La Cendre aux yeux.* Gallimard, 1957.

*Le Grand Mal.* Gallimard, 1959.

*L'Épingle du jeu.* Gallimard, 1960.

Rééd. L'Imaginaire Gallimard, 2001.

*Les Sables mouvants.* Gallimard, 1966.

Rééd. Le Dilettante, 1997.

*L'Enfant roi.* Le Dilettante, 1995.

# POUR PASSER LE TEMPS

*douze nouvelles*  
de

Jean Forton

finitude  
2002

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT RECUEIL VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DE RIVES DONT CINQ EXEMPLAIRES HORS-COMMERCE NUMÉROTÉS DE I À V ET VINGT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE I À 20.

*L'apparition d'inédits d'un écrivain dont on croit tout connaître suscite un mélange de curiosité, d'inquiétude et de joie: comment?! du Forton dormait quelque part et nous l'ignorions... A dire vrai, ce n'était pas un secret; on savait que l'auteur de La cendre aux yeux, n'avait cessé de se pencher sur son métier après que son éditeur lui eût refusé son dernier roman, L'Enfant roi<sup>1</sup>. Mais ces textes n'avaient franchi aucun seuil et restaient le privilège de quelques rares, héritiers de cette modestie fortonienne qui ne revendiquait rien, pas même le brochage d'une prose acérée. Justice a été rendue depuis peu à son œuvre anthume: Bordeaux, sa ville de toujours, lui consacrant une exposition et un*

livre<sup>2</sup> et Gallimard se remémorant sa présence dans son catalogue en lui offrant la chance d'une plus large diffusion<sup>3</sup>. Mais comme souvent c'est au romancier que l'on s'intéresse, le genre du roman dominant tous les autres dans notre République des Lettres paresseuse et suspicieuse. Or le dernier Forton, l'inconnu qu'il nous est ici donné de présenter, s'était tourné vers la nouvelle afin d'y découvrir les difficiles vertus de la brièveté: le héros au long cours, enfant roi de son univers, avait vécu et disparu dans les sables d'un imaginaire contesté. Plus libre dans le choix de ses sujets, troquant la contrainte du récit linéaire contre celle, pas moins aiguë, du raccourci et de la chute, il s'offrait le luxe d'éparpiller ses histoires dans le temps. Il revenait même à ses premiers décors de prédilection, un monde rural dépouillé de toute façade bucolique, souvenir d'une enfance lointaine en Pays Basque. Quant à la ville, motif majeur de son œuvre, il est significatif de constater que, quoique toujours présente, elle a perdu de son mystère: elle séroule ou se dissout telles ces maisons culbutées par les bulldozers dans *Le Vieux Monsieur*<sup>4</sup>.

Jean Forton avait lui-même classé ces écrits sans les dater, et les avait mis au propre sans les hiérarchiser, peu inquiet de leur postérité. La présente édition ne rassemble pas l'intégralité des inédits. Il a fallu choisir,

éliminer un texte dont les dimensions auraient étouffé l'ensemble, renoncer à quelques autres qui accusaient un côté trop sarcastique, pour n'en retenir que les plus singuliers, ceux qui mettent à jour cette cruauté précise et parfois amusée dont il s'est fait l'illustrateur, cette amertume qui nous laisse juge de nos petitesesses. A l'instar de l'un de ses personnages Forton nous rappelle ici, à son ultime manière et sans se départir d'un humour distancié qu'on ne lui a pas toujours connu, qu'il fut ce prisonnier incapable de prendre la fuite malgré la sensation du vent à nouveau conquise, ce quasi-évadé pris de vertige devant les mirages de la liberté. Cette raison seule suffirait, s'il en était besoin, à justifier cette "apparition", cette mise au jour de textes trop longtemps négligés.

D. Vincent

1. Le Dilettante, plus éclairé, publie ce roman en 1995.
2. *Jean Forton un écrivain dans la ville*, Le Festin, 2000.
3. *L'épingle du jeu*, rééd. L'Imaginaire, Gallimard, 2001.
4. Nouvelle publiée précédemment avec *Un bon dimanche* dans le n°6/7 de la revue *Grandes Largeurs*, 1983.

## LE VIEUX MONSIEUR

La Municipalité continue ses ravages. Par grands pans poussiéreux des rues entières s'effondrent. De gracieuses façades Louis XV se fissurent et croulent d'un bloc. Les pelles mécaniques s'acharnent, fouillent, raclent. Le vacarme est intense, cela sent la cave humide, les vieux cabinets. D'un nuage crayeux surgissent de sordides décombres, des visions de misère et d'existences tristes, de cours jusque-là sans soleil, d'escaliers dressés sur le vide.

Nul passant ne prête attention à ce carnage. Chacun vaque à ses affaires, indifférent à pareille agonie. Depuis longtemps ceux qui habitèrent là ont été relogés. Les voilà dispersés, résignés. Aucun apparemment n'est venu savourer ce morbide spectacle. Et peut-être suis-je seul à éprouver quelque mélancolie.

Mais non. Un vieux monsieur très digne contemple d'un œil consterné le trou béant où s'élevait sans doute son logis. Le regard bleu semble embué, la main tremble sur le pommeau d'une canne. Son visage se veut impassible, mais le drame qu'il masque est trop profond pour qu'on ne l'y devine point. J'imagine fort bien : c'est là qu'il est né. Sa mère était plutôt jolie, mais sans fortune, son père l'avait épousée par amour. En ce temps les mariages d'amour étaient rares, et le modeste foyer semblait comme auréolé d'une joie permanente.

On y chantait du matin au soir, on y res-

pirait des odeurs de tartes et de beignets aux pommes. Puis vint la guerre, et le père fut tué. Alors ce furent les jours noirs, la mère vieillie et courageuse qui ravaude et s'use les yeux sur des travaux de couture, et dont la seule joie désormais se concentre sur son grand fils. Et le fait est que le vieux monsieur fut un fils exemplaire. Il n'allait au café qu'une fois par semaine, et dès qu'il fut en âge il entra à la mairie comme commis aux écritures. D'échelon en échelon, c'est là qu'il a conquis cet air digne et un tantinet trop raide qui le fait prendre pour quelque militaire en retraite, et aussi les palmes académiques. Il se souvient. Il se souvient. Son visage impassible trahit la gravité de sa remembrance. Il y eut de nouveau la guerre, et son mariage. Une demoiselle Moncussec, des vins fins, mais de la branche cadette, celle qui ne possède rien, hors son nom. N'empêche. Un mariage d'inclination. On fit le voyage de noce à Soulac, un dimanche. Puis le soir on rentra dans le vieil appartement qui désormais retrouva comme un air

de jeunesse. Point d'enfants, point de vacances, mais des jours calmes, des années paisibles, les veillées autour du Mirus, à lire le journal, le rôti du dimanche et la bouteille de Médoc, la vieille maman qui tré-passe entourée de l'affection des siens, la tapisserie du salon que l'on renouvelle, un chat que l'on recueille. Et de nouveau les heures noires, l'épouse blanchie que ronge un cancer, et qui meurt. Cependant vous restent les souvenirs, les meubles tant chéris, la maison... La maison, surtout, havre immuable où flotte à jamais ce mélancolique parfum des bonheurs enfuis...

Le vieux monsieur furtivement essuie une larme. Je m'approche. Tant de dignité m'étreint le cœur.

— Pardonnez mon indiscretion, Monsieur, mais sans doute était-ce là votre maison?

— Ma maison? Point du tout, Monsieur. C'était un bordel. Ah, sans me vanter, je peux dire que j'y ai passé du bon temps... Je

me souviens d'une certaine Priscila... Une négresse... Avec des seins comme des aubergines... On l'avait pour cent sous, à l'époque... Je vous parle d'il y a longtemps... C'était en 19... Ou en 19... En tous cas bien avant la guerre... J'étais encore un tout jeune homme, je n'avais pas dix-sept ans... Eh bien figurez-vous que pour cent sous cette Priscila a eu mon pucelage... Pour cent sous, Monsieur... On savait s'amuser, à l'époque... Je me rappelle aussi une certaine Anouchca, une rouquine énorme... Et les deux Pétoise, des sœurs jumelles... Nous y allions en bande... Quelle jeunesse, Monsieur! Quelle saine gaieté!... Ah, j'en suis tout remué, je l'avoue... J'en ai les larmes aux yeux. C'était le bon temps.